

LA SYMPHONIE PASTORALE au festival de Cannes

M. JEAN DELANNOY est une sorte de mathématicien du cinéma qui construit ses films comme un architecte. Il travaille dans la rigueur et la logique, découpe, monte, bâtit. Là où tant essaient de donner le change par l'éloquence facile, il s'est fait un art de sobriété et de force. Après s'être essayé dans des films secondaires, il a rencontré un grand succès avec *L'Eternel Retour* que je n'aime pas beaucoup. Par contre, on a dit trop de mal de *La Part de l'ombre* où se révèle une sûreté étonnante au service d'un scénario affligeant. Aujourd'hui, avec *La Symphonie pastorale*, tirée du récit de M. Gide, M. Delannoy rencontre un sujet propre à son tempérament. On devine ce qu'un metteur en scène romantique affolé de métaphores visuelles aurait fait du thème du livre de M. Gide. Mais M. Delannoy, travaillant sur une corde raide et défiant certains préjugés habituels au cinéma, réussit à imposer son histoire. Avec MM. Pierre Bosc et Aurenche, il peut se partager l'honneur d'avoir fait ce film et sur ce sujet.

On connaît l'histoire de *La Symphonie pastorale*, cette aventure d'un pasteur qui recueille une jeune aveugle, l'élève, nourrit bientôt pour elle des sentiments qu'il ne s'avoue pas et interdit à son fils d'aimer la jeune fille pour ne pas faire son malheur. Quand Gertrude, c'est l'aveugle, recouvre la vue, elle s'aperçoit qu'elle aime en vérité le fils du pasteur et se jette dans un étang.

Ce n'est évidemment pas ce qu'il est convenu d'appeler une histoire de cinéma, mais sa progression est aussi dévorante que celle d'un film d'aventures. Le tour de force de M. Delannoy, c'est d'avoir réussi à négliger tous les procédés artificiellement visuels. Il ne s'attache qu'à mener vers sa fin un récit qui n'a d'autres ressorts que les mouvements de l'âme. Dialecticien des sentiments, il s'est donné comme but de suivre les sentiments par lesquels sont liés ses héros. Son travail est tout entier en profondeur, comme une armature jamais visible mais toujours présente derrière le récit d'images. Surtout, ce qui me paraît essentiel, il ne cherche pas à extérioriser ses sentiments ; cette logique de l'âme est à la fois la matière et la forme du film ; il n'y a aucun hiatus entre l'expression et ce qui est exprimé.

Je m'explique. Au lendemain de la projection de *La Symphonie pastorale*, on a pu voir ici, à Cannes, ce fameux *Lost Week End* duquel on a déjà beaucoup parlé. Il s'agit, là aussi, d'une œuvre psychologique, puisqu'elle met en scène un alcoolique obsédé par le besoin d'écrire et noyant dans l'ivresse sa passion pour l'alcool. Mais la différence entre les deux façons de travailler est éclatante. Billy Wilder, l'auteur, Allemand d'origine, n'arrive pas à sentir de l'expressionnisme. Son but est de photographier la cervelle spongieuse de son héros et, pour traduire cet état d'âme, il n'a d'autres ressources que de les montrer visuellement. C'est un film subjectif, quelque chose comme le journal d'une âme, beaucoup plus documentaire sur l'ivresse qu'un récit. L'art de M. Delannoy, au contraire, ne montre pas la réalité psychologique, il la suit ; tout son travail consiste à bâtir sur les mouvements du cœur une progression aussi implacable que celle d'un roman policier. Là où Billy Wilder s'arrête, il enchaîne et repart. Son œuvre est comme une symphonie où aucune note ne semble avoir de valeur par elle-même, mais appelle, absorbe la suivante dans une logique qui détruit l'architecture au fur et à mesure qu'elle l'établit.

La Symphonie pastorale est une œuvre de protestants par sa forme et dans son esprit. MM. Bosc, Delannoy et Aurenche ont senti admirablement ces exigences sur quoi s'est bâtie l'Église réformée et quelle sécheresse en est le lot tragique. La dialectique d'une conscience aux abois, traquée d'elle-

même la vérité et ne sachant pas où elle est, une sorte de logique de la morale, voilà peut-être quel est le véritable sujet de *La Symphonie pastorale*. Je m'excuse d'introduire ici des notions que l'on n'a guère l'habitude de rencontrer dans une chronique cinématographique, mais, devant cette symphonie, je ne peux m'empêcher de penser aux grands dialecticiens de l'âme protestante, à Calvin, à Kierkegaard. Que ces considérations viennent à l'esprit au sortir d'un spectacle de cinéma me semble tout de même assez significatif de son intensité et de son importance.

Autre chose : devant le personnage du pasteur, on se hâtera peut-être de crier à l'hypocrisie, voire à la tartuferie. Mais Delannoy a su ici échapper à la caricature menant l'obsession de son héros jusqu'à ses conséquences dernières, sans qu'il soit possible de parler de mensonge ou de culpabilité. Le mal n'est peut-être chez lui qu'un excès de pureté et d'exigences. C'est encore un métier admirable que celui qui parvient à laisser chacun des personnages en tête à tête avec leurs secrets sans jamais intervenir ni juger.

Mlle Michèle Morgan, Gertrude, a le visage impassible où les reflets de l'âme apparaissent en transparence. Elle est d'une sobriété qui touche ; elle n'a jamais été meilleure depuis *Le Quai des brumes*. J'aime beaucoup moins la façon dont M. Pierre Blanchard a composé son personnage, un drame comme celui-là répugne à extérioriser par le visage, par les moyens dont cet acteur est coutumier. Peut-être aurait-il fallu un artiste plus froid, jouant presque sans expression. Je pense, par exemple, à M. Fresnay.

Alexandre ASTRUC.

Mais le clou du festival a été, jusqu'ici, la projection de « La Symphonie pastorale », auprès de laquelle le fameux « Lost Week-End », avec tous ses Oscars, apparaît comme une pâle réalisation commerciale. Et, lorsque, tout d'un coup, la lumière s'est faite sur le visage de Michèle Morgan, écrasé dans la neige avec ses cheveux de méduse, on s'est regardé comme si, pour la première fois, on avait vu ce pourquoi, après tout, on était venu ici.

Alexandre Astruc. A. A.